

J.P.Leclercq

Chroniques du troisième âge

Le fuyard

Elle l'avait usé. Ca se voyait. Lui qui, il y a encore quelques années, portait beau sa fin de soixantaine, il s'était voûté, tassé, comme écroulé sur lui-même. En un an, il en avait pris dix. En deux il était devenu si vieux qu'on pouvait lire la mort ébauchée dans ses yeux.

Il avait pourtant été jeune, comme c'est toujours le cas pour tout le monde. Il avait vécu sa vie. Il l'avait même brûlée par les deux bouts. Si bien qu'il lui avait fallu les premières craintes plus fortes que ses envies, le premier recul devant le risque, le premier besoin d'un peu de

sécurité, les premières démissions du corps, le premier « à quoi bon » aussi pour qu'il accepte de se trahir lui-même, de mettre au rancart sa sacro-sainte liberté .

Elle, elle avait encore frais minois, œil d'étang après la pluie, voix douce, timide sourire enjôleur et, semblait-il, tant et tant de tendresse à laisser couler qu'il s'était assis là à côté d'elle pour profiter enfin d'un peu de douceur et de paix. Il s'était tellement bien assis qu'il était resté scotché là et qu'un jour – allez savoir ce qui lui passa par la tête - il avait même parlé mariage. Comme, ça, en l'air, façon de dire : je suis bien ici près de toi, ça pourrait durer.

Malheur ! Ce fut comme s'il avait appuyé sur le starter de quelque machine infernale ! Le lendemain, elle y fit allusion, le surlendemain elle en reparla d'abondance, le jour d'après elle tenait la chose pour acquise et comme frappée soudain d'une forme d'autisme, devenait définitivement sourde à ses protestations.

Bref, ils furent mariés. Pour lui, cela signifiait simplement qu'un politicard douteux avait signé un papier légalisant les restes de sa libido pour autant qu'elle soit exclusivement maritale. Mais pour elle, par contre, cela voulait dire bien plus : sécurité matérielle, médicament anti solitude, transfert reposant de responsabilités, bouc

émissaire éventuellement bricoleur, et normalité sociale retrouvée.

Il s'était fait avoir ! Avait-il jamais eu besoin de l'approbation de la nation pour ses galipettes ? Le voilà qui se retrouvait par contre investi d'une redoutable mission officielle: assurer la sérénité d'une femme !

Bien sûr, il s'attendait un peu à ce que ce ne soit pas simple. Il ne découvrait pas là, tout à coup, les contradictions et ambiguïtés infinies du rapport entre les sexes. Mais enfin, par le passé, quand ça devenait insupportable, il se barrait vite fait.

Cela dura pourtant ! Pas vraiment à cause de ce foutu papier, mais parce que le menait par la main la curiosité de voir ce que donnerait une relation sur le long terme. Cela le faisait patienter d'un jour à l'autre.

Et il a vu. Ou plutôt, il n'a rien vu venir, ça s'est fait rampant et insidieux, quotidien comme une brosse à dent, mais destructeur et rongeur comme l'acide.

Il n'avait pas fallu des éons pour que le contrat d'assurance remplisse son office et que notre homme se sente totalement coincé. Ni pour que le minois se fane, ni pour que l'œil d'étang ne reflète l'orage, que la douceur de la voix ne vire au grincement de cabestan,

que le sourire s'efface et que l'enjôleuse exige. La tendresse, elle, bordel, elle avait coulé, mais à pic !

Tout y était alors passé, tous les malentendus, toutes les manipulations, tous les procès d'intention, tous les chantages affectifs, toutes les torpilles sous la ligne de flottaison, les reproches, les insinuations sournoises, toutes les mauvaises fois, les reniements.

Il avait tout essayé, se barder de détachement, s'absenter plus souvent, se murer dans le silence... c'était pire encore et sujet à récriminations qui n'en finissaient pas. Il en était venu, alors que ça ne le tentait même plus, à faire semblant de la tromper dans l'espoir fou qu'elle partirait, qu'elle demanderait le divorce. Même à ses torts à lui. Mais rien à faire. Après chaque scène, elle prétendait qu'elle l'aimait. Que ça se voyait à tout ce qu'elle supportait de sa part. Et c'était reparti pour en supporter encore plus ! Elle prenait des airs de martyre chrétienne. Il se demandait même si ce n'était pas ainsi qu'elle se justifiait d'exister.

Vous allez dire : la belle affaire ! Parce que vous pensez que tout cela est lié au statut conjugal, quoi qu'on fasse. D'accord ! Mais c'est usant ce genre de chose et pour lui, ça devenait si insupportable qu'il en était à somatiser, à se racrapoter, à perdre l'espoir et le goût des choses, à vieillir, tout simplement ; à regarder la mort avec moins de crainte respectueuse, à

l'apprivoiser, à la considérer comme une porte de sortie et, comme je l'ai dit, à la porter dans ses yeux.

Un jour d'entre ces sombres jours, il lui avait dit : « je pense qu'il va pleuvoir » et elle, tout de suite sur la défensive : « Ca va encore être ma faute ! ». Il avait eu alors la témérité d'essayer de lui expliquer que ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire, qu'il parlait tout à fait « en général », qu'un homme procédait rarement par sous-entendus et par fiel caché mais il était trop tard ! Le typhon s'était déchaîné. Une fois de trop.

Il n'en pouvait plus. Il touchait le fond. Il eut comme un sursaut de survie, se dirigea vers la chambre à coucher, fourra en vitesse quelques affaires dans un sac, et s'en alla. Sans que cela interrompe le moins du monde le flot particulièrement virulent ce jour là des récriminations.

Même de l'intérieur de sa voiture, il l'entendait encore. Il soupira. Que faire, maintenant ? Où aller ? La décision s'imposa à lui comme une évidence. L'envie de tout laisser tomber ...à commencer par les responsabilités. La voiture prit toute seule le chemin d'une maison de retraite qu'il savait de bonne réputation.

Il eut de la chance. D'habitude on n'entre là qu'après avoir fait la file quelques mois. Il y fut reçu de suite, parce que le directeur était le fils d'un ami ; s'installa avec satisfaction et, au milieu de cette tribu cacochyme, se mit enfin à respirer, à reprendre des couleurs, un

regard, à retrouver le plaisir de converser, d'échanger, de côtoyer ses semblables. Un avocat s'occupa du divorce et il put entamer une vie nouvelle. Etriquée certes mais libérée du stress de sa lamentable expérience à Cythère.

Evidemment, on ne se refait pas. Toute sa vie avait tourné autour des femmes. Il n'était que juste que les femmes à leur tour se tournassent vers lui. Volontaire de la retraite, il était plus jeune et plus motivé que les autres vieux mâles du clan et ne craignait guère la concurrence. Il jeta donc son dévolu sur la moins décatie, la moins vieille aussi, qui avait gardé des manières, de la distinction et une sorte de grâce naturelle dans l'expression, de douceur dans le contact de l'autre... enfin, qui lui avait plu tout de suite. Normalement, il eût dû se méfier, ne pas courir le risque de retourner dans l'enfer d'où il venait à peine de s'extraire.... Mais la nature des mâles est ainsi faite que plaire leur est compulsif et que leur incohérence les pousse à recommencer éternellement les mêmes erreurs.

Ceci dit, c'était de toute façon un peu différent cette fois. Pas question, bien sûr, de mariage. Et de plus, chambre à part ! Fors lorsqu'un reste de nature, au tout début du printemps poussait à quelques rapprochements indécents mais finalement anodins.

Moyennant cela, ils filèrent le parfait amour. Lui, revivait, ravi d'avoir enfin trouvé, sur le tard, une relation harmonieuse ; elle rayonnante d'inspirer encore de tels sentiments. Elle l'appelait « mon Biquet » et lui qui auparavant n'eut jamais supporté ce sobriquet lui donnait du « oui ma Louloutte » qu'en d'autres temps elle eut trouvé un peu « peuple ». Il lui cueillait des fleurs des champs, elle gardait pour lui sa part de mousse au chocolat.

Des jours s'écoulèrent que l'on eût pu dire heureux mais qui, passées les premières joies, ne furent en réalité, comme toujours, que travail de sape du quotidien, lente installation de l'indifférence, ennui devant le même visage inlassablement répété, agacement de savoir exactement quel propos, à quel moment, allait franchir ses propres lèvres et celles de l'autre. Inconscient, lent mais sûr glissement vers l'insupportable.

Quand ce fut mûr, quand tout fut accompli, qu'il ne restait plus entre eux que des rituels creux, elle eut la chance de commencer à perdre l'esprit. Cela la mit à l'abri d'une déception ultime et lui permit de se rendre à son tour odieuse sans que, bien conscient de son état et malgré tout fort attristé pour elle, il ne puisse lui en faire le moindre reproche. Il s'en aperçut bien lorsqu'au repas du soir, comme il faisait observer que la soupe n'était

guère ragoûtante, elle lui répondit sur un ton aigre : "ce n'est tout de même pas de ma faute !".

Il paniqua ! Tout recommençait ! La malédiction du couple le poursuivait. Il se retrouvait aussi mal qu'à son point de départ. Mais, cette fois, où fuir ?

La maladie cependant galopait... Sa "Louloutte" piquait désormais des crises de jalousie terribles autant qu'injustifiées, voyait des maîtresses partout (ce qui à leur âge ne manquait pas d'avoir un côté attendrissant) et couvrait de reproches d'une rare aigreur le Biquet qui encaissait en silence, sachant qu'il devait en vouloir aux neurones qui se barraient et non à sa dulcinée, que même, ce n'était plus elle qu'il avait sous les yeux. Il était parallèlement bien forcé de constater qu'elle s'affaiblissait, qu'elle s'enmochissait, qu'elle était rongée par le dedans, qu'elle devenait incontinente et qu'il lui arrivait d'oublier de se culoter pour sortir dans les couloirs.

Il souffrait à la fois de ne pouvoir se justifier, de subir passivement les insultes venimeuses et les injustices dont elle l'abreuvait quotidiennement, et à la fois, paradoxalement, du sentiment de pitié qui lui tordait les tripes à la voir se déglinguer ainsi physiquement et psychiquement. D'ailleurs, lui aussi se sentait à nouveau vieillir, il retrouvait cet "à quoi bon vivre encore"... cette lassitude, cette attirance douce vers la fin qui l'effrayait

tant. Son visage et son regard avaient repris le chemin de la mort.

Heureusement, elle mourut avant lui. On ne sut jamais très bien de quoi. Dans son état, tout eût pu justifier la chose. Il pleura beaucoup mais peu à peu retrouva un peu d'oxygène et de repos. Une liberté de l'esprit qu'il n'avait connue qu'au début de son séjour. Encore une fois, son regard se ralluma, son visage reprit des couleurs et lui un peu de goût à la vie. Il se remit à s'habiller soigneusement, à manger et à aimer ou détester ce qu'il mangeait. Mais cette fois, il se tenait à l'écart de la gent féminine et des papotages, des supputations qui couraient sur son avenir. Pour rien au monde il n'eût remis cela ! La leçon cette fois avait vraiment porté. Et les belles roses fanées avaient beau lui faire un cirque d'enfer, il faisait celui qui ne voyait rien. Il jouait l'inconsolable, même si personne n'était dupe de ce dernier point et s'il était évident pour toutes que la mort de sa Louloutte l'avait, finalement soulagé.

Tout allait donc pour le mieux ! Il avait trouvé le moyen de finir ses jours dans un endroit confortable et se tenait à l'abri des complications que l'âme des femmes trimballe avec elles comme un trésor dont elles veulent absolument faire profiter les hommes. Il se sentait même

joyeux parfois et sifflotait des airs de sa jeunesse, tout en parcourant d'un pas aussi dansant que lui permettait sa canne les allées du parc.

Il finit même par se sentir dépositaire d'une certaine sagesse. Il comprenait enfin que le temps passe avec ou sans notre consentement et qu'il crée les choses selon le même éternel processus : un début, un milieu et une fin. Il en était donc venu à ne plus refuser la fin de ce qui lui convenait puisque c'était forcément le début d'autre chose, à ne plus refuser le début de ce qui ne lui convenait pas puisque ça aurait une fin et... au milieu, à garder son calme vu que, de toutes façons, que ce qui se passait lui convienne ou ne lui convienne pas, cela passerait. Le rétrécissement constant de l'avenir, l'allongement inéluctable du passé donnaient ainsi à son présent des allures de dégustation d'un thé rare et raffiné.

Ce fut donc à nouveau quelques mois de vrai bonheur.

La fin arriva pourtant, brutale, imprévisible, inimaginable. Ce « début d'autre chose » fut si bref, si fulgurant et si insupportable qu'il fut finalement la fin de tout.... Quoique...Mais c'est une autre histoire.

Un « aujourd'hui », d'entre les « aujourd'hui », donc, un peu ébloui et le crâne surchauffé par l'ardent soleil qu'il

faisait dans le parc ce jour là, il eut comme le début d'un vertige. Il connaissait ça ! Aussi se mit-il en devoir de s'abriter dans l'ombre propice du porche d'entrée sur lequel ouvrait le bureau de réception. Ce même bureau qui l'avait accueilli comme un havre quand il fuyait vent arrière la tempête conjugale.

La fraîcheur l'accueillit. Il reprit son souffle et laissa ses yeux s'accommoder à la pénombre. Cela prit du temps, vu son âge. Au fur et à mesure que lui revenait la vision, son ouïe se réveillait et s'affinait à l'unisson. Un bruit de voix émanait du bureau. La voix bien connue de la préposée aux inscriptions et... une autre.

Familière.

Très.

Mais revenue de si loin...

Ses neurones fonctionnèrent aussi vite qu'ils le pouvaient encore, scannant le cerveau à la recherche d'un visage.....

- Nom de dieu !

Il avait hurlé ça, comme si ça avait explosé dans sa tête.

Puis il marmonna : « Pas vrai ! Pas possible ! »

Il se passa la main sur le front comme pour chasser une hallucination, risqua un œil à l'intérieur par la fenêtre entrouverte.

Pas de doute ! Même de dos, il la reconnaissait ! Elle venait le rejoindre ! Le cauchemar allait recommencer ! Il paniqua, son cœur se mit à battre la chamade, beaucoup trop vite...il s'enfuit droit devant lui, une douleur terrible lui vrillait le sternum, il franchit le trottoir, voulut traverser, trébucha... un bus arrivait qui ne put freiner...

Le lendemain, quand elle apprit la funeste nouvelle elle lâcha d'un air persécuté:

- Cette fois-ci, ce n'est pas ma faute, tout de même !

